



# Balade avec mes « influenceurs »

Tome III : le négatif

Thierry Freléchoz<sup>1</sup>

N° 59, 29 novembre 2024

*PSYCHÉ est désir*

## Préambule

Au cours de mes lectures, j'ai été confronté à des textes qui ont eu un impact important sur moi, sur ma pensée et sur ma pratique d'analyste.

Je vous propose de partager mon émerveillement, ma stupéfaction, mon incompréhension parfois aussi, de ces textes.

J'ai aimé cette phrase : « PSYCHÉ est désir ».

Et c'est ce désir que nous confions à l'Autre, pour qu'il en prenne soin, espérons-nous.

## Synthèse tome I

Le tome I était consacré au texte de Winnicott qui porte le titre : « *La haine dans le contre-transfert* » dans l'ouvrage : « *De la pédiatrie à la psychanalyse* » (Winnicott & Kalmanovitch, 1947).

Il y était question de la haine que l'analyste peut avoir éprouvée à propos de son patient. On peut remplacer le mot « analyste » par le mot « maman »<sup>2</sup>, parce qu'elles ont toutes éprouvé ce sentiment de haine, ici à entendre dans le sens d'une émotion née de la fatigue, du ras-le-bol et de la déception, de l'enfant qu'elles ont mis au monde. Cette expérience va permettre au patient/enfant de ne pas s'effrayer d'éprouver ce sentiment plus tard, sentiment qui le rend humain, et qu'il doit apprendre à éprouver, sans pour autant l'exercer. Car, comme disait Bion, pour faire un être humain il faut trois éléments : *l'amour, la haine et la curiosité*.

Pour l'analyste, reconnaître cette réalité et la nommer, au bon moment, au patient, c'est permettre à lui aussi de dire sa déception de ne pas avoir eu un analyste idéal !

La seconde partie du tome I avait pour origine la pensée d'Harold Searles, commentée par Thomas H. Ogden, dans le livre : « *Redécouvrir la psychanalyse* » (Ogden & Staal, 2020).

Il y est question de « l'amour œdipien ». Il est plus question d'Amour qu'Œdipe, au sens freudien du terme. Amour dans le sens d'attrait, d'intérêt et moins de désir de meurtre et d'inceste. Searles parle de l'innocence de l'enfant qui éprouve un tendre émoi pour le parent du sexe opposé. Il espère que ce parent comprendra cette préférence et qu'il lui renverra un

---

<sup>1</sup> Psychothérapeute FSP, Psychanalyste Baudouin, Didacticien SYPSIM

<sup>2</sup> Note personnelle. Ici, et dans la suite du texte, le terme *maman, mère, Autre* ne désigne pas forcément la maman de l'enfant, c'est ici un terme générique qui nomme l'entourage de l'enfant, ceux qui sont présents autour de lui, ce qui peut désigner le père ou les grands parents par exemple.



message, sous forme de tendresse. Ce qui montre à l'enfant que le désir n'est pas coupable, mais qu'au vu de la différence des générations et de l'interdit de l'inceste ceci restera virtuel. Cette expérience permet à l'enfant de se reconnaître comme aimable (aïmulos en grec) et en même temps, d'accepter l'existence d'une *réalité limitante* qui interdit la réalisation du désir qu'il peut avoir pour le parent de l'autre sexe mais sans le culpabiliser.

Searles fait l'hypothèse que si ceci n'a pu se vivre dans l'enfance, alors il pense que cette expérience (être désiré par quelqu'un avec la protection de l'interdit) peut se vivre dans le travail analytique. Ce qui va contribuer à donner au patient une meilleure estime de lui-même, comme une personne que l'on pourrait aimer, même si la réalisation de ce désir est interdite.

## Synthèse Tome II

Dans le tome II nous avons présenté un cadre théorique qui s'appuie fortement sur les travaux de Piera Aulagnier (Chiantaretto et al., 2022), en particulier sur ses notions de l'originaire, du primaire et du secondaire dans la métapsychologie. L'originaire est décrit comme un processus fondamental dans le développement psychique, où des expériences sensorielles précoces, comme la faim et la satisfaction, jettent les bases de l'appareil psychique. L'enfant rencontre le monde extérieur à travers des sensations de plaisir ou de déplaisir, ce qui enclenche la construction psychique. Cette dimension originaire reste active tout au long de la vie, influençant la psyché par le biais des sensations corporelles et des éprouvés.

Dans cette optique, le rôle de la mère est central. Elle agit en tant que porte-parole, transmettant à l'enfant les règles, les lois et les interdits du monde extérieur, tout en l'accompagnant dans son accès à la parole. La dynamique entre l'enfant et la mère est ainsi tissée d'alliances structurantes, des premières interactions corporelles aux pactes symboliques plus complexes. Ces alliances définissent les conditions de la socialisation et du vivre-ensemble, mais elles peuvent également engendrer des refoulements inconscients, posant des bases pour d'éventuels conflits psychiques.

Les conclusions soulignent l'importance de reconnaître l'impact des traumatismes précoces sur le fonctionnement psychique. Ces traumatismes, souvent ancrés dans l'originaire, peuvent ressurgir à travers des crises ou des symptômes contemporains. Il est essentiel pour les cliniciens de comprendre et d'accueillir ces souffrances indicibles, souvent transmises à travers des éprouvés corporels ou des silences, afin d'offrir un espace thérapeutique capable de traduire et de contenir ces expériences. La notion de transfert est également explorée comme un moyen d'accéder aux dynamiques profondes du patient, permettant une reconstruction psychique et une intégration des traumatismes passés.

En conclusion, nous avons appelé à une prise en charge précoce et soutenue des enfants pour prévenir les impacts à long terme des traumatismes et promouvoir un développement psychique sain. La réflexion clinique doit s'appuyer sur une compréhension profonde des processus originaire et symbolique, en intégrant à la fois la dimension corporelle et les interactions sociales du sujet.

## Introduction

Je voulais relever ce défi, tenter de comprendre et donc de pouvoir expliquer cette notion du négatif qui m'a résisté bien longtemps.



Comment penser ce qui n'est pas ? Comment prendre conscience de ce qui n'est pas là ?  
Comment penser ce qui ne s'est jamais présenté ?

Avec en toile de fond cette notion philosophique qui pose la question : « *Comment l'être peut-il connaître le non-être ?* » et « *Comment parler de ce qui n'est pas ?* ».

C'est chez Bion (Bion, 1993) que j'ai trouvé cette formule très éclairante : *comment ne pas confondre le « no-thing » et le « nothing » : soit la différence entre la « non-chose » (l'absence de la chose) et le « rien » (l'inexistence).*

## I. Construction / Destruction de l'appareil psychique

Commençons par nous intéresser à la façon dont l'appareil psychique se met en route, par quel mécanisme la nécessité de penser s'installe.

*L'hypothèse d'un lien étroit entre absence de l'objet et travail psychique est au cœur de la pensée psychanalytique depuis son origine, si bien que la psyché, selon la formule d'André Green : « serait l'effet de la relation de deux corps dont l'un est absent » (p. 71) (Green, 2003). Dit autrement c'est parce que l'autre est absent que le travail psychique m'oblige à le penser, à me le remémorer. (Poupart, 2023).*

La mère pour l'enfant a été présente, elle s'est manifestée, et c'est son absence qui oblige le bébé à se la représenter. Re-présenter, (définition personnelle : à se la présenter à lui-même, à s'imaginer qu'elle est là, comme objet mental.).

Ce processus de présence et d'absence se répète au long de la vie du bébé- et de la vie tout court- et il faut bien sûr beaucoup d'itérations pour que le processus de la pensée se mette en place.

*Il s'agit toutefois d'un lien paradoxal, comme le souligne René Roussillon (Roussillon, 1999), car la capacité à supporter l'absence est à la fois la condition et la conséquence des processus de symbolisation : la symbolisation permet de représenter l'absence, donc d'en neutraliser le potentiel traumatique, mais la possibilité même d'une activité représentative est conditionnée par l'absence de l'objet. C'est pourquoi l'incapacité à supporter la perte au-dehors peut avoir pour corrélat l'instauration d'un blanc de pensée dedans, jusqu'aux diverses formes des cliniques du négatif (ibid.).*

Il faut donc une absence de l'objet (la mère) mais en même temps, et c'est le cas de le dire, dans une durée qui ne soit pas trop grande pour le bébé. Si l'absence est d'une durée supportable, alors le retour de l'objet confirme qu'il valait la peine de l'attendre, de l'espérer, la réalité vient confirmer que cet objet n'a pas disparu à jamais. Dans le cas contraire, se représenter l'objet ne sert à rien, c'est inutile, c'est un effort qui ne produit pas d'effet et qui est simplement douloureux, alors à quoi bon penser ?

Vu la complexité du thème je vous propose une citation de A. Green, qui ne sont pas les plus faciles à comprendre, mais j'en donnerais une version personnelle ensuite, ou ce que j'ai réussi à en prendre avec moi (comprendre : prendre avec).

*Freud envisage concomitamment la réalisation hallucinatoire du désir et la détresse du nourrisson, les deux étant en concurrence, Le résultat en est le cri, signe hétérogène à celui de la réalisation hallucinatoire du désir et la recouvrant, qui peut selon les cas agir au secours de la réalisation hallucinatoire qui se trouvera validée par l'intervention maternelle vectrice de la*



satisfaction, soit au contraire, celle-ci ne venant pas, tuer par exhaustion<sup>3</sup> psychique toute velléité de représentation, mettant à mort l'hallucination de désir, désespérant de croire à un monde où le désir soit réalisable, ne laissant plus au sujet que le pouvoir de la protestation pouvant aller jusqu'au suicide psychique. Le temps aidant sera même oublié (par perte de la capacité de représentation) ce à propos de quoi il y avait lieu protester ; seule subsistera la puissance-jouissance de protester, à la limite contre le cri lui-même où perdure la représentation et donc s'obstine l'appel qui devrait se faire, symétriquement au désert objectal. Car crier c'est appeler l'objet, un objet qui s'impose trop prématurément comme distinct, faisant apparaître trop tôt son vouloir propre non coïncidant avec celui du sujet ; mieux vaut encore le rendre inexistant, le nier que de souffrir par lui. D'où l'abolition du cri dans l'apathie de l'accablement – s'installe alors le silence de mort qui a réussi à étouffer tout signe de vie. En termes de métapsychologie deux modèles d'activité psychique s'opposent ici :

- *l'un où, au comble du solipsisme où le réduit la résurgence du besoin, s'élabore chez le sujet un désir qui témoigne de ce que la subjectivité « présentifie » à nouveau ce qui lui manque et ce à quoi elle aspire à la fois sous la forme d'une réponse implicite d'un objet qui ne surgit de l'inexistence que par la manière dont il se porte au-devant d'un sujet, objet, qui pour n'être pas distinct de son sujet se définit depuis l'intérieur, par son préalable, c'est-à-dire qu'il n'est concevable que comme secourable, bienveillant, pourvoyeur de la satisfaction espérée. C'est donc un objet potentiel, à être, à solliciter, à retrouver.*
- *L'autre où, dans une situation équivalente, la réponse ne jouant pas le même rôle, la violente insatisfaction engendre une destructivité qui n'ose pas se réaliser sous la forme d'une représentation figurable de l'objet car celle-ci détruirait la source de toute satisfaction. L'objet infigurable subit le destin d'une agressivité moins véritablement intériorisée que refluant vers sa propre source comme pour s'anéantir d'autant plus que sujet et objet ne sont pas clairement séparés, la psyché ne trouve d'autre solution que la destruction du désir comme ultime recours contre la violence qui renaît à chaque nouvelle émergence de celui-ci, répétitivement voué à l'insatisfaction, réactivant la tentation, jamais complètement assumable, de mise à mort de l'objet. Telle est la structure contradictoire du négatif : condition d'une autre existence : celle qui ouvre à l'espoir d'un plaisir à venir, avec la création d'un monde où les désirs peuvent être réalisés – c'est-à-dire représentés comme tels sous la forme de l'objet qui les réalise – avec ou sans leur matérialisation dans le monde extérieur – ou bien le choix entre le désir de meurtre psychique et le meurtre du désir. Ce surmontement des limites de la réalité extérieure qui met en branle une activité psychique créatrice de réalité psychique n'est pas inconditionnel. Il se peut aussi qu'un monde intérieur n'advienne que comme modalité de suppression du désir, de suppression du monde où les désirs ne seraient pas réalisables que pour les autres et enfin refoulement de la réalité extérieure où se trouvent les objets qui autrefois ont procuré la satisfaction. En résumé, il y a suppression négativante **pour ne pas qu'il y ait reconnaissance de l'absence**<sup>4</sup> se muant en perte. S'il n'y a rien à espérer que sa propre survie, rien n'est absolument perdu mais rien, non plus, n'est à perdre. Plus d'absence, plus de négation, plus de travail, rien que du présent sans*

<sup>3</sup> Exhaustion : méthode d'analyse qui consiste à épuiser toutes les hypothèses possibles dans une question.  
Dictionnaire Larousse

<sup>4</sup> Souligné par moi



*mémoire, parce que toute mémoire serait revivre l'agonie d'une mise à mort. (Green, 1995) (p. 32)*

Dit autrement : Le nouveau-né est dans une situation de détresse intense. Il ne comprend pas ce qui lui arrive, il ne fait pas la différence dedans dehors, il est agité par des besoins, des sensations qui le submergent.

Il pousse un cri, un cri de détresse, d'appel au secours.

La mère, – ici ce terme est à entendre au sens générique, comme la personne qui entoure l'enfant – vient donner une réponse à ce cri.

Cette réponse peut provoquer deux réactions chez l'enfant :

- Soit une positive qui vient apaiser la souffrance ou la détresse, qui apaise l'enfant et lui donne l'idée que « le monde » (car il n'y a pas encore de séparation sujet-objet, celle-ci apparaît plus tard) est une entité bienveillante ou il a sa place, ou il peut être compris et ou ses besoins, désirs, souhaits peuvent trouver une place et une réponse positive. D'un point de vue « narcissique », l'enfant, au vu de son égocentrisme, se voit confirmer qu'il est une bonne personne, qu'il a créé un bon « monde », qu'il vaut la peine de continuer à investir. L'enfant prend confiance en lui et dans la réalité.
- Soit une négative, qui finit par convaincre l'enfant que ses demandes sont uniquement source de souffrances, de détresses, et qu'il vaut mieux donc renoncer à les exprimer, et même à les ressentir. C'est « le meurtre du désir », le renoncement. L'alternative serait « le désir de meurtre psychique », mais vu l'indistinction entre soi et le monde extérieur, le meurtre serait le meurtre du « ON » - Moi et l'Autre indifférencié. Donc « comme Je ne peux pas me tuer, Je tue mon désir, Je renonce même à désirer ».

Sans réponse humaine, sans réceptacle humain à même de contenir notre détresse, notre colère, notre rage, alors le choix qui reste est celle de la destruction de soi-même, pour un fonctionnement opératoire ?

*Dans ces conjonctures, les attaques qui concernent les liens primaires avec l'objet se présentent comme des défenses faisant face non plus à la souffrance psychique mais à la douleur psychique en lien à la précarité de l'intégrité narcissique du sujet. [ ] Ces mouvements destructeurs posent la question d'un seuil d'intensité au-delà duquel ils deviennent si douloureux qu'ils entraînent une violence psychique, reflet de la violence pulsionnelle qui – ne trouvant pas d'objet suffisamment intriquant et contenant pour la lier – se retourne contre le sujet et le plonge dans une telle détresse (Hilflosigkeit) qu'il désire tout détruire, y compris son propre appareil psychique. (Bokanowski, 2023)*

Paradoxalement, tout détruire pour ne plus souffrir serait une solution moins coûteuse que de continuer à croire ou à espérer ! L'humain serait donc capable de ne rien vouloir, de ne rien désirer, pour poursuivre une vie sans saveur, sans espoir, juste une vie pour vivre !

On voit ici que c'est la rencontre, l'adéquation de l'un à l'autre, et inversement de l'autre à l'un, qui compte. Les enfants ont une pulsionnalité – ou une vitalité – sans doute différentes les uns des autres, et l'entourage a des capacités de réponses sans doute aussi variables, et certains enfants correspondent sans doute mieux à certains parents.



## II. Construction de l'absence

La vie psychique commencerait par : « l'effet de la relation de deux corps dont l'un est absent » selon la formule A. Green. Au départ le corps, la matérialisation de l'autre, sa présence réelle, sa proximité serait à l'origine de la vie psychique.

Mais cette vie psychique est appelée à se modifier, à se complexifier. À chaque étape de son développement notre vie psychique peut être confrontée à l'absence, au silence, à la non-réponse de l'environnement, à l'inadéquation entre notre besoin et la réponse. À nouveau le Négatif peut surgir – pour autant qu'un Rien puisse surgir – car comme disait Winnicott : « là où il y aurait pu utilement y avoir quelqu'un, il n'y avait personne ». Ce « manque à répondre » peut se répéter dans les autres étapes du développement psychiques, quand il n'y a pas que le corps de l'autre qui est absent, avec des conséquences variées.

Prenons pour exemple une première phase d'autonomie de l'enfant par rapport à sa mère : *quand il est seul en présence de l'autre.*

*Donald W. Winnicott voit dans « la capacité d'être seul » une acquisition fondamentale du développement affectif. Elle implique de pouvoir être seul en présence de l'objet, donc d'en produire artificiellement l'absence, autrement dit d'halluciner négativement la mère : la mère-objet se retire de l'expérience subjective du bébé, au profit de la mère-environnement, qui assure à l'arrière-plan le portage psychique et soutient l'activité représentative. Ainsi peut se développer chez l'enfant une relation au moi (Winnicott, 1958).*

Par la suite, Wilfred R. Bion a souligné la nécessaire distinction entre représentation de l'absence et absence de représentation, entre l'expérience du manque et la terreur sans nom. *La boucle de la fonction alpha avec une mère capable de rêverie permet de transformer le vécu brut du rien (nothingness) en représentation de la chose absente : si le bébé peut supporter la frustration consécutive au manque du sein, il peut se constituer une représentation de l'absence du sein ; à défaut, l'absence du bon sein est vécue comme un envahissement par le non-sein, la non-chose (no-thing), un mauvais sein avide qui s'approprie tout le bon, et nuit au développement d'un appareil à penser les pensées (Bion, 1967)*

Lorsque l'enfant a pris suffisamment d'autonomie par rapport à sa mère il peut tenter cette expérience d'être seul en présence de l'Autre. Il peut la tenter quand il a acquis la conviction au travers des multiples interactions avec elle : « qu'elle a été là, qu'elle est là, et qu'elle sera là ! ».

À partir de ce moment, l'enfant peut halluciner négativement sa mère. À savoir, elle est présente et il fait comme si elle n'était pas là, il « l'absentifie » pour vérifier si, sans elle, il peut continuer à vivre. Il la « négativise » activement, volontairement et il vérifie comment il se ressent. Il est attentif aux signaux qu'elle peut émettre du style : « est-ce qu'elle me regarde, même si je fais semblant de ne pas la voir... », « combien de temps va-t-elle mettre pour venir vérifier que je joue bien tout seul dans ma chambre... ».

L'enjeu ici est de savoir si l'enfant peut se faire une « représentation de l'absence » ou si l'expérience qui échoue l'amène à une « absence de représentation ».

- Ici à nouveau, se rejoue cette question essentielle, voire existentielle : le monde est-il un espace-temps agréable, bienveillant qui m'accueille et qui me comprend ? Puis-je me faire une représentation du monde ou je peux penser l'absence, sachant qu'elle sera provisoire, que « Maman reviendra, qu'elle est toujours revenue, et qu'elle reviendra



toujours » ? « Penser » ici c'est se souvenir du retour de l'Autre, se rappeler sa présence, sa disponibilité, c'est supporter d'attendre son retour...

- Ou alors la vie est un espace-temps où règne le vide, l'absence, le rien, la non-rencontre, la non-écoute... ? Et donc ne pas penser, ne pas mettre en route « l'appareil à penser les pensées » est une façon de survivre, de s'épargner la souffrance de la déception, de s'éviter le désespoir – qui implique son contraire l'espoir – qui refuse même la possibilité qu'il y ait quelqu'un au-dehors ? « Penser » dans ces circonstances, c'est s'éviter ces déceptions à répétitions, cesser d'y croire, se contenter d'une survie a minima, sans attente et sans espoir, c'est éviter de devoir se confronter à la « *terreur sans nom* », à ce qui est si horrible qu'il ne faut même pas tenter d'en parler, ni d'y penser.

### III. Où l'on retrouve Piera Aulagnier

Si l'on reprend brièvement la théorie de P. Aulagnier – développé dans *Balade avec mes influenceurs, tome II* (Freléchoz, 2024) – sur les étapes de la vie psychiques, ce « *manque à répondre* » prend une signification différente en fonction des étapes du développement de l'enfant.

- Au stade originaire (« *stade de la sensation de plaisir-déplaisir sans conscience de la réalité du monde extérieur* »), la présence réelle de la mère, son adéquation à la détresse de son enfant sont des éléments déterminants pour qu'il puisse vivre un monde qui n'est pas que douleur mais aussi réconfort... S'il y a « *manque à répondre* » alors la détresse corporelle, le déplaisir va envahir l'enfant et il peut être poussé à se retirer du monde c'est-à-dire, en raison de l'indifférenciation interne-externe à se couper de ses sensations, soit une forme de suicide psychique.

Je me suis posé la question de quel sens pouvait avoir pour un bébé l'expression : « d'être aimé ». Je me suis rappelé cette citation que je prête à Pierre Reverdy : « L'amour n'existe pas, il n'existe que des preuves d'amour ». Et pour un bébé, être aimé c'est être vu, être entendu, être touché, être reniflé, être goûté, soit l'ensemble des cinq sens, qui viennent lui confirmer qu'on l'entend, qu'on se réjouit de le voir, de le sentir, de le caresser, voire de le lécher pourquoi pas...

- Au stade primaire (« *prise de conscience du monde extérieur et où la réalité s'impose à l'enfant, il est à la merci du désir de l'autre* ») la façon dont la mère fait part de son désir, de ce qu'elle attend de son enfant, de la marge de manœuvre qu'elle lui laisse pour exprimer ses désirs propres offriront une possibilité à l'enfant – ou non – d'exprimer sa personnalité... Ici, le « *manque à répondre* » de l'adulte aux souhaits de l'enfant, à son désir – puisqu'il n'y aurait que le désir de l'Autre qui prime, cet Autre dont il dépend vitalelement – pousserait l'enfant à renoncer à son désir pour n'être que le désir de l'Autre.
- Au stade secondaire (« *où la mère se fait le "porte-parole de l'enfant", elle lui porte la parole d'un Autre qui est le référent tiers, elle énonce des règles et des lois des interdits dont elle n'est pas la cause* »), le « *cadre de pensées* » qu'elle transmet peut aussi contenir des incohérences des failles, qui empêcheront l'enfant de penser le monde comme une réalité qui a un minimum de cohérence. Si l'enfant questionne ce cadre et que la réponse est de l'ordre du : « c'est comme cela ne discute pas /ça a été toujours comme cela... », ici « *le manque à répondre* » interdit la construction de sa capacité à penser par lui-même,



à se faire sa propre opinion. À quoi bon réfléchir, il a déjà été répondu à toutes les questions....

- Je pourrais rajouter à cette description du développement de l'enfant un stade ternaire qui serait celui de l'appropriation des connaissances rationnelles, de l'apprentissage des Sciences. Ici aussi certaines idéologies – sociales, culturelles ou religieuses – peuvent ne pas permettre de voir la réalité dans son entièreté.

Ici un commentaire de Madame G. Galli Carminati<sup>5</sup> peut être ajouté : *Il y a ici un développement du discours utile et intéressant en lien essentiellement avec la mère (ou son substitut) mais je pense qu'il y a des conditions dans lesquelles le « problème » vient de l'enfant qui a un système d'échange avec l'extérieur défectueux. Je parle des troubles du spectre autistique (TSA) avec « intelligence » plus ou moins présente mais avec une utilisation des sensations défectueuse. Si en plus, ce qui est génétiquement souvent le cas, la mère (ou les parents) sont eux aussi TSA, le démarrage des 3 phases [originaire, primaire et secondaire] est pauvre ou carrément pathogène.*

On retrouve ci-après dans la citation de Didier Anzieu la même question, sous une autre forme. Pour lui, l'enveloppe psychique est ainsi constituée par deux feuillets :

- *le moi-peau face extérieure, dans sa dimension extéroceptive avec son rôle de contenance, maintenance, pare-excitation, protection et différenciation.*
- *le moi-peau, face intérieure, dans sa dimension liée à l'imaginaire, et favorisant l'inscription des traces psychiques. (ergopsy, 2024)*

#### IV. Comment « vivre » avec le Négatif

Ce thème du négatif est traité par beaucoup de psychanalystes, chacun avec son vocabulaire et ses conceptions sous-jacentes du fonctionnement psychique, ce qui ne m'en a pas facilité la compréhension. C'est chez Didier Anzieu que j'ai trouvé cette citation qui me permet de poursuivre cette *Balade avec mes influenceurs*.

*Comment se fait-il, dans certains cas, qu'en grandissant, l'enfant, puis l'adulte, reste attaché à une image maternelle négative, c'est-à-dire rejetante ou maltraitante ? Comment peut-il avoir aimé un objet primordial qui lui a fait du mal ? Pourquoi continue-t-il, dans sa vie, d'aimer des personnes qui lui font du mal ? L'attachement au négatif combine une expérience négative de l'attachement et une fixation de l'attachement à des objets d'amour qui répondent négativement aux demandes de tendresse qui leur sont répétitivement adressées. L'explication économique-dynamique par le masochisme s'avère incomplète. Il apparaît nécessaire de prendre en considération le déséquilibre topique des deux feuillets de l'enveloppe psychique : la surface d'excitation est surstimulée, la surface d'inscription est sous-investie.*

*La présence et la permanence du bon objet sont mises en question chez l'autre et chez soi-même ; le patient se sent nié, « nul » aux yeux de l'entourage, et il s'en attribue la responsabilité. S'il est rejeté, maltraité, c'est qu'il est essentiellement mauvais ; le fond de son âme est noir, boueux. La boue représente le mélange de la haine du sujet pour les autres et de la haine des autres pour lui. L'enveloppe d'inscription est incapable de conserver*

---

<sup>5</sup> Communication privée



*l'enregistrement des signes d'un affect aussi insupportable ; ce sentiment de nullité est à son tour dénié, effacé. L'effacement est le mécanisme de défense spécifique de ces patients. [ ]*

*[Dans la cure] Les progrès sont mal supportés car le patient préfère le ressentiment qui l'attache à l'objet plutôt que d'abandonner l'interminable procès qu'il entretient à l'égard de cet objet et qui lui sert à préserver sa vie psychique. (Anzieu & Chabert, 2007) (p. 243).*

Ici donc ce n'est plus le monde qui est négatif, désespérant, vide, ou incomplet, c'est le sujet lui-même qui est négatif. Ce qui questionne le narcissisme ou plutôt l'anti-narcissisme. Quelle estime, quelle image, quelle mise en scène, quelle confirmation mettent-ils en œuvre pour prouver, et se prouver, qu'ils sont « nuls à chier ». Les autres en revanche seraient soit formidables – selon la formule de l'enfant qui dirait : « *un bon enfant a de bons parents, un mauvais enfant a de mauvais parents* » – ce serait donc l'enfant qui crée ses parents et qui les a rendus mauvais, ou alors il se questionne sans fin pour tenter de comprendre comment des parents – dans la vision idéalisée qu'il en a – peuvent avoir commis ce qu'ils ont fait, ce qui entraîne une boucle perpétuelle. *Si mes parents ont fait cela, alors ils sont méchants, mais des parents ne peuvent être méchants, donc c'est moi qui suis affreux, mais je ne comprends pas en quoi je l'ai été, alors si les parents ont fait cela...* ». Résultat : « *Je ne comprends rien au monde !* »

André Green dit la même chose dans des termes un peu différents. Je le cite :

*Le texte vient après le texte sur « La négation » de Freud, où les mécanismes de défense, telle la négation, le clivage, le désaveu, la forclusion sont décrits visant à épargner à la conscience toute tension déplaisante ou douloureuse, attachée aux manifestations de la pulsion de mort. Ces modalités défensives ont en commun de relever d'un acte de négation auquel la psyché a recours pour parer un danger, la parade étant plus ou moins coûteuse. La psyché mobilise des défenses pour neutraliser ce qui la menace, c'est-à-dire pour préserver une certaine intégrité psychique, avec un paradoxe : ce qui apparaît relever de la résistance, du sabotage de l'appareil psychique, est en fait généré pour s'éviter une situation appréhendée comme encore plus redoutable. (Matha, 2023)*

*L'aggravation de l'empêchement de penser traduit alors son action silencieuse et la présence immuable de cette « chose » à laquelle le sujet serait malgré lui « attaché », à l'instar de la dynamique mélancolique : « l'objet se manifeste par le trou de sa présence » et les patients « ont du vide plein la tête ». (Green, 2000)*

Éviter de sentir pour ne pas souffrir. Ne pas souffrir du souvenir du manque de caresse, de câlins, de sensations qui auraient pu nous faire sentir précieux, important, unique (stade originnaire). Éviter de penser pour ne pas souffrir ! Ne pas souffrir du souvenir et de la réalité de l'absence de l'Autre ! (stade primaire). Éviter de poser des questions, tellement la curiosité aurait été censurée. (stade secondaire). Quel moyen de défense massif, tellement massif qu'il ne faut pas sentir, éprouver, penser l'absence de l'autre.

## V. Le négatif nécessaire

Mais le négatif dans son acception courante peut avoir son importance. On l'a vu dans la capacité de l'enfant à être seul en présence de l'Autre de Winnicott. Cette possibilité permet à l'enfant de négativiser, de faire comme si l'Autre n'était pas là et d'éprouver ce qu'il ressent. Cette expérience, avec les risques que toutes expériences comportent et en même temps la nécessité de devoir la faire, est fondatrice de notre capacité à poursuivre notre cheminement



vers la capacité « à penser nos pensées » comme le disait Bion. Si elle échoue, alors l'Autre, dans sa présence, sera toujours nécessaire. On sera toujours collé à l'autre et l'autonomie nous sera refusée. Et la solitude sera une expérience de panique qui ne pourra que se répéter.

Pouvoir dire « non » est une autre étape du développement de l'enfant.

*C'est par l'acquisition de la capacité de dire non (Spitz), d'arriver à renverser la passivité en activité, que se construit progressivement le symbole de la négation, véritable avancée au sein du fonctionnement psychique. Comment saisir alors ce qui de la négation peut ouvrir la voie vers l'élaboration ou rester ancré dans les mailles de la répétition ou, pire encore, se reproduire en actes conduisant parfois, à une compulsion de répétition, voire à une désorganisation qui atteint le soma. Dans certains cas où les logiques traumatiques sont au premier plan la négation, en tant qu'acceptation partielle du refoulement, est mise à mal, laissant ainsi la place au déni et à toutes les déclinaisons du négatif. (Lambertucci Mann, 2023)*

Pouvoir dire « non », et surtout que notre entourage accepte notre « non » comme une affirmation de soi, et pas comme une opposition, est une condition nécessaire pour poursuivre. On sait qu'au environ de deux ans l'enfant s'oppose assez systématiquement à ce que son entourage lui demande. La particularité de ce comportement est que l'enfant n'est, semble-t-il, pas d'accord par principe aux demandes qu'on lui formule, ou plutôt que son entourage proche lui adresse. Le : « Mets tes bottes, il pleut dehors » de l'adulte se verra opposer un refus farouche et une volonté de mettre les sandales d'été. Incompréhension de l'adulte devant une demande si décalée. De plus, il suffit qu'un adulte qui passe par là fasse la même demande à l'enfant pour que celui-ci obéisse et qu'il s'exécute immédiatement. L'adulte proche peut se sentir bouleversé par cet enfant qui lui désobéit alors qu'il se soumet à un autre adulte. Mais il est vrai que l'enfant, dans cette phase « d'affirmation » et pas « d'opposition » ne se permet le « non » qu'avec les adultes qu'il aime, en qui il a confiance. L'enfant semble dire : « Allez-vous supporter ma personnalité, mon vouloir, ou mon refus de me soumettre et allez-vous malgré cela, continuer à m'aimer ? ». Question existentielle pour l'enfant, vitale pour sa capacité à poursuivre son développement psychique.

## VI. Alors, le Négatif, une façon d'être au monde, aujourd'hui ?

Nous constatons tous dans nos pratiques une évolution des situations qui s'adressent à nous. D'une façon caricaturale – je le reconnais – Freud à son époque avait à faire avec des questions autour du désir, du désir sexuel et de son refoulement. Aujourd'hui le désir ne semble plus être un problème, ou plutôt il est devenu un droit, un objet de consommation courante. Michel Foucault le disait déjà il y a 45 ans : « [ ] la sexualité, loin d'avoir été réprimée dans la société contemporaine, y est au contraire en permanence suscitée. » (Foucault, 1994) Selon lui il y a : « prolifération de discours, et de discours soigneusement inscrits dans des exigences de pouvoir » (ibid, p. 76)

Les problématiques que nous affrontons aujourd'hui sont plus de l'ordre, selon la formule de R. Kaës, « de l'absence de répondant humain » (Kaës, 2012). Et les nouvelles technologies de l'I.A. ne vont pas rendre les choses plus humaines, même si elles seront – selon la promesse de toutes les nouvelles technologies – plus simples et devraient nous libérer du temps... pour plus utiliser les nouvelles technologies...

Mettons le désir de côté, le désir sexuel s'entend, celui qui nous pousse à vaincre notre peur de l'autre pour tenter une relation, un échange avec cet étranger, différent de nous, et dont nous ne



savons pas comment il va l'accueillir notre désir, la part la plus intime de nous-même. Comme disait P. Aulagnier : « *Psyché est désir* » et j'ajoute « désir de l'Autre », pas de soi-même ! Si l'Autre est absent, alors c'est le négatif qui va agir.

Et c'est bien ce qui semble se passer actuellement. Une étude récente (Thalos, 2024) indiquait que deux jeunes sur trois sont seuls. Peur de l'Autre ? Peur de ne pas plaire ? Volonté de vouloir plus ? Désir de « tranquillité » ? Manque de confiance ? Défiance face à l'avenir ?

Et ces souffrances – solitudes, peur, angoisses, désespoir, incompréhension – peuplent nos consultations de jeunes gens en bonne santé physique, parfois même, comme disait ma grand-mère « *pétant de santé* », avec une intelligence tout à fait satisfaisante, et une bonne éducation. Il y a comme un « hic » qui interroge ! Qui interroge la transmission de notre génération à la leur, et de la culture qui est en route où tout serait possible, tellement tout que le choix – qui est de renoncer au reste – n'est plus possible.

J'anticipe sur la suite du texte mais je ne résiste pas à la citation suivante :

*Dans la nuit obscure, aveugles et voyants ne perçoivent rien. Mais que le jour se lève, le voyant voit le monde et l'aveugle est toujours dans la nuit.*

Tentons d'y voir plus clair, avec Thierry Schmeltz.

*Des premiers mouvements intrapsychiques à la relation objectale, et sous les auspices du principe de plaisir, la **négation opère où ça déplaît au moi**<sup>6</sup>. Dans certains cas, les voies choisies par le sujet conduisent à des impasses ou des échecs, où mènent parfois vers des modes de fonctionnement pathologiques voire à la mort, signant ainsi les limites et la double valence du processus de négation.*

*Comment le recours au concept de négation permet-il de penser certains aspects de la clinique contemporaine, comme les états de vide, le désinvestissement objectal, les conduites suicidaires, les pathologies addictives, etc. ? (Schmeltz et al., 2023)*

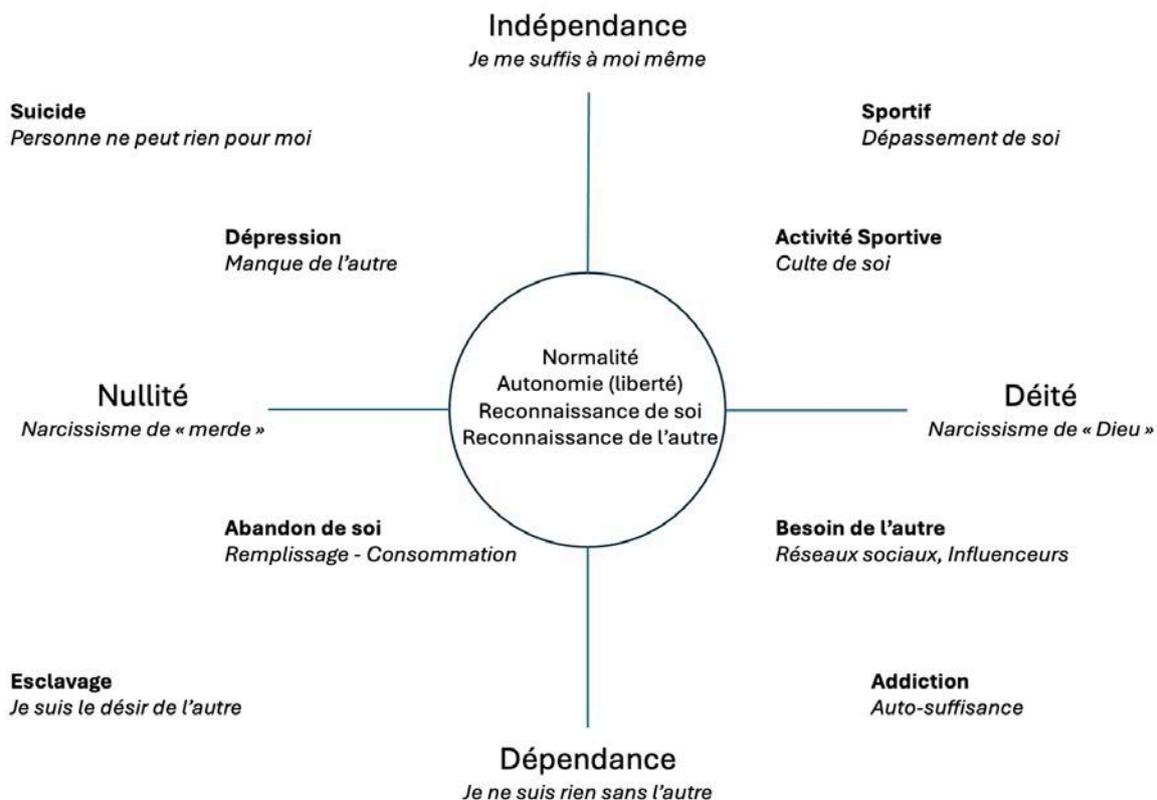
Notre esprit est ainsi préformé qu'il peut choisir d'accepter ou de refuser certains pans de la réalité extérieure, et intérieure. L'acceptation du monde, dans sa dimension à double valence – dur et merveilleux – n'est pas donnée d'emblée. Il faut que la réalité, tant extérieure qu'intérieure, nous soit proposée à petites doses pour que nous puissions y faire face.

Ce qui me fait penser à cette phrase d'un enfant orphelin de père qui disait : « *Je comprends que mon papa est mort, mais pourquoi ne vient-il pas dîner avec nous ?* » (Botella & Botella, 1995) Accepter la réalité, voilà ce que Freud appelait le travail psychique.

On pourrait imaginer un graphique pour situer les problématiques psychiques en lien avec le narcissisme et l'objet. Au travers d'un diagramme à deux axes, un concernant la partie narcissique, l'autre la relation objectale. Sur l'axe du narcissisme il y aurait un pôle extrême, « le narcissisme de dieu » (« *je me suis fait tout seul, je me suffis à moi-même* »), l'autre pôle serait celui « du narcissisme de merde » (« *je ne vauds rien* »). Sur l'autre axe il y aurait le pôle objectal, à une extrémité l'indépendance absolue (« *je n'ai besoin de personne, personne ne m'a jamais répondu* »), et à l'autre pôle, la dépendance absolue (« *je ne suis rien sans l'autre* »). Une image valant mille mots voir la Figure 1.

---

<sup>6</sup> Souligné par moi.



*Figure 1: Diagramme pour situer les problématiques psychiques en lien avec le narcissisme et l'objet. L'axe horizontale concerne la partie narcissique, la verticale, la relation objectale. La liberté ici définie n'est pas l'indépendance mais la possibilité de choisir ses dépendances*

Par exemple, pour l'axe narcissique, les phénomènes d'addictions qui semblent prendre une ampleur importante dans notre espace-temps actuel pourraient être référés à un souhait de pouvoir se procurer à soi-même, en faisant l'économie de l'autre, des sensations, des expériences des ressentis, qui pourraient faire penser à l'activité auto-érotique de l'enfant qui pour se calmer de l'absence du sein, tète son pouce, ou sa lolette, pour faire comme si, le temps que le sein revienne, bien sûr.

Pour l'axe relationnel entre les individus, une catégorie qui serait plus proche de la relation à l'objet serait les fonctionnements de type pervers. Un besoin de l'objet, mais une peur d'être dominé, alors ce sont eux qui dominent, pour ne pas – à nouveau – à la merci de celui/celle qui leur a été indispensable, et qui leur a bien fait sentir que sans lui/elle, il n'était rien.

## VII. Le Négatif et le Temps

Examinons un des effets du négatif dans la construction psychique en rapport avec le temps.

*Si pour l'instant je ne veux pas me prononcer sur cette explication, peut-être trop générale, je serais enclin à interpréter ce que la clinique permet d'observer en fonction d'un fantasme d'omnipotence : celui d'arrêter le temps. Tous ces patients avouent, à un moment ou à un autre, leur refus de grandir qui a pour corollaire la mort de l'objet primaire. C'est ici qu'il convient de ne pas se méprendre, le refus de grandir n'est pas ici l'expression du désir de prolonger « le vert paradis des amours enfantines », pas plus qu'il n'est la tentative désespérée*



de garder les illusions de l'enfance ou de prolonger les bénéfiques de celle-ci dans leur désir d'être aimés. Bien au contraire, cet arrêt du temps ressemble plutôt à un arrêt de mort. **Car c'est le mouvement même de la vie qu'il faut immobiliser dans un esprit de révolte hargneuse qui masque la peur des pulsions et de l'objet.** La vengeance infligée à l'adulte à qui on attribue la raison de la souffrance que l'on éprouve de par sa carence, sa négligence ou sa malveillance, est de devenir éternellement un objet à charge, comme on dit un témoin à charge. Ceci n'est pas à prendre au sens matériel car il ne s'agit pas de vivre comme un parasite aux dépens du parent, loin de là. Tout au contraire pousse à s'en éloigner, à s'affranchir de la dépendance matérielle de l'enfance, à vivre parfois, souvent, très loin géographiquement de lui, et à n'entretenir que des contacts sporadiques et limités pour consentir aux lois d'une éducation accomplie. C'est dans un univers purement intérieur que ce parasitisme prolifère, et que la symbiose ne peut plus exercer d'effet mutuellement bienfaisants comme le transfert y inviterait. C'est dans un monde exclusivement intérieur que se manifeste le désir mégalomane d'arrêter le temps pour se priver sans doute de toutes les satisfactions qu'apporte le déroulement des heures, et des nouvelles possibilités qu'offre le déploiement de ses attachements. L'immobilisation de la course du soleil est là pour voiler la lumière, **accabler l'objet, lui montrer combien il a échoué à entraîner le sujet à aimer la vie, à bénéficier de la diversité des joies** que celle-ci peut offrir, à supporter sans trop de dommage les inévitables coups et blessures que le sort réserve à tout un chacun. Voilà qui pour finir nous permet de rencontrer le rapport du négatif au temps. Si pour la philosophie le temps est concept, pour l'analyse il est l'ouverture à l'inconnu et le maintien d'une identité de soi-même, qui n'est pas contraire à l'idée de l'inconscient qui nous habite face aux changements qui peuvent nous atteindre. Non que nous nous y trouvions toujours position avantageuse, mais parce que cette « épreuve du temps » nous place devant l'alternative du sentiment de bien ou de mal être. Ici, le temps signifie être menacé d'être réduit, par contraction, au néant. Bien entendu il ne s'agit pas pour nous de faire miroiter un quelconque happy end, simplement de comprendre que les formes structurantes du négatif nous ouvrent seulement à une possibilité, celle d'attendre. Tandis que celle [les formes désorganisante du négatif] que nous avons nommée désorganisante préfère détruire le temps plutôt que d'utiliser le pouvoir consolateur de l'illusion dont on sait qu'elle sera néanmoins suivie de la désillusion. (Green, 1995) (p. 53)

On pourrait voir ici les situations de jeunes adultes qui ne veulent rien, ne demandent rien, ne réclament rien, même pas un confort particulier et qui se « contentent » du peu qu'ils ont. Ils semblent n'avoir aucun « vouloir » particulier, ils semblent souffrir d'une sorte d'atonie de l'âme ! Les synonymes d'atonie sont : asthénie, torpeur, épuisement, passivité, mollesse, léthargie, dépression... Ils renoncent à exercer leur pouvoir, leur capacité pour agir sur le monde. Et le temps semble n'avoir pas de prise sur eux.

### Un aparté où il est question de topique

On le sait, la première topique est celle de l'Inconscient, du Préconscient et du Conscient, la seconde celle du Ça, du Moi et du Surmoi. Certains auteurs ont le projet d'une troisième topique :

*Le projet d'une troisième topique permet de pallier les insuffisances de la métapsychologie freudienne, soit le manque d'importance accordée à la réponse de l'objet dans la constitution du psychisme humain. Elle permet aussi de déterminer les conditions de passage de l'unité duelle primordiale à l'unité individuelle intrapsychique, et l'avènement d'un espace dit*



*transitionnel, déjà élaboré par Winnicott. Espace transitionnel, lieu de la naissance du sujet qui nous fera évoquer les pathologies du transitionnel ou des problématiques narcissiques-identitaires. La troisième topique est donc abordée ici comme un outil qui permet d'élaborer une métapsychologie de l'espace, ainsi que de conceptualiser la clinique des états limites qui interroge la méthode psychanalytique quant à ses fondements. (Marceau, 2014).*

Les auteurs vont même jusqu'à suggérer un au-delà d'une troisième topique avec l'introduction d'un espace-temps.

*Einstein, la physique quantique, le cubisme ont fait éclater l'espace Euclidien. Les notions d'Après-coup, de Hors-temps, d'Actuel ne cessent de résonner et de nous faire raisonner. Le temps psychique est une quatrième dimension et on pourrait penser à une métapsychologie de l'Espace-temps. Bion quant à lui, évoque un espace psychique pluridimensionnel. La métapsychologie de l'espace n'a pas fini d'être inventée/découverte. Sitôt qu'elle devient une théorie achevée, solipsiste, elle risque de se refermer sur elle-même et de perdre de vue son objet, soit l'espace et la notion d'infini qui lui est consubstantielle.*

*Au-delà d'une troisième topique peut-être ? (Marceau, 2014).*

La citation de R. Kaës ci-dessous, va encore plus loin dans l'analyse, elle ouvre un nouveau niveau d'étude des pathologies actuelles :

*La nouvelle clinique qui s'est constituée avec la « troisième topique » s'est montrée attentive aux souffrances et aux pathologies précoces et actuelles qui ont leur origine dans le lien et dans les ensembles : les troubles ou défauts des enveloppes psychiques et des signifiants de démarcation dans la constitution des limites internes et externes de l'appareil psychique ; les troubles, les défaillances ou le défaut de constitution des systèmes de liaison – ou de déliaison ; les pathologies des processus de transmission de la vie psychique entre les générations ; les déficiences du processus de transformation. **Ce sont des pathologies du narcissisme, de l'originaire et de la symbolisation primaire**<sup>7</sup>.*

*Cette nouvelle clinique, centrée sur l'espace intrapsychique, s'est constituée sans se montrer attentive à la psychopathologie spécifique qui se produit dans les couples, les familles, les groupes et les institutions. Ce sont des psychopathologies qu'il serait insensé de rapporter systématiquement aux seules caractéristiques individuelles des sujets un lien ou d'un ensemble ; elles sont propres aux ensembles, aux liens et aux corrélations intersubjectives et transsubjectives qui s'y constituent. Nous avons affaire à une psychopathologie des ensembles et du lien qui n'implique pas nécessairement une psychopathologie de ses sujets constituants.*

*Cette conception apparaît dans le champ de la psychanalyse à un moment de l'histoire où les garants métapsychiques n'accomplissent plus aussi bien leurs fonctions de cadre et d'arrière-fond : des ruptures, des transformations catastrophiques ou des non-transformations menacent l'ensemble en tant que tel ; les sujets souffrent souvent de ne pas être ensemble autant que d'être ensemble, lorsqu'ils sont ensemble ou lorsqu'ils sont séparés. Ils sont dans des rapports tels que la pathologie de l'un est nécessaire à la pathologie de l'autre. (Kaës, 2015)*

On ne peut donc plus considérer l'individu comme une monade, un monde en soi, on doit prendre en compte sa pulsion (sa vitalité, son câblage nerveux aussi ?), les réponses de son environnement familial (les soins maternels primaires, la notion de porte-parole de la mère,

---

<sup>7</sup> Souligné par moi.



l'environnement secondaire...) mais aussi les méta-cadres, ou plutôt l'absence de méta-cadre sociétal.

Nous serions donc bien là encore dans le négatif, dans ce qui a manqué, dans ce qui aurait dû utilement être là mais ne l'a pas été, soit encore « le manque à répondre », mais pas uniquement des individus mais aussi du manque d'un ensemble de règles qui permettent de régler sa conduite.

Mais ceci nous écarte de notre sujet et il pourrait faire l'objet d'une prochaine *balade... peut-être !*

### VIII. Le négatif et le désir

Et le désir là-dedans ? Tentons de le réintroduire.

*Freud relie le deuil à la mélancolie. Ici aussi la perte est évidente – mais le sujet ne sait pas ce qu'il a perdu et il ne sait pas non plus comment il a fait face à cette perte. La réponse est connue : le moi s'identifie à l'objet perdu et s'ampute d'une partie de lui-même pour que celle-ci occupe la place de l'objet qui n'est plus, se divisant, contre lui-même. Ici, le sentiment de perte, par l'inconscience de ce qui est perdu et qui sera remplacé par le moi lui-même, donne au travail du négatif une portée sans pareille. [ ]*

*On n'est plus dans un univers d'absence, inféré par le manque découvert en conséquence du désir inconscient qui corrige ce défaut, on est dans la souffrance d'une perte qui n'est que trop présente, mais celui qui souffre ne peut savoir ni de quoi il souffre, ni ce qui le fait souffrir. Plus la souffrance se donne comme **excès de présence interne causée par l'absence de l'objet perdu**, ce qui se manifeste par une douleur psychique, moins le moi connaît la nature de cette souffrance (la haine qui lui est sous-jacente) et celle de l'objet qui la cause. De même, il ne semble rien savoir de la façon dont il s'est négativé pour remplacer l'objet perdu, perdant sa capacité de reconnaissance et de conscience, faisant le sacrifice de l'amour qu'il se porte et du plaisir qu'il peut retirer de sa propre image.*

*Nous pouvons comprendre maintenant comment une exigence fondamentale de la pensée de Freud peut prendre deux aspects apparemment très différents et dans une certaine mesure opposée. Quelque chose de lui-même doit demeurer inconnu du sujet. Quand cette méconnaissance s'applique à son désir (tel est le cas de la névrose qu'aucune séparation tranchée n'isole de la normalité), l'occultation laisse le moi intact. Il ne peut s'en apercevoir car il ne saurait en prendre conscience sans admettre qu'en l'occurrence il souhaite braver un interdit, ce qu'il est même interdit de penser. Ou bien, deuxième éventualité, cette méconnaissance porte, non sur ce que le moi ne saurait voir de son désir parce qu'un rideau l'en sépare, mais sur la structure qui lui est inhérente et qui lie son activité comme pourvoyeur de satisfaction à celle où il est le support de la fonction qui assure la connaissance qu'il a de lui-même. **En tant qu'être désirant sans doute, mais davantage encore quant à la position qu'il prend face au désir qui l'habite.** Une distinction de ce genre devient indispensable dans l'analyse des défenses décrites par Freud après 1925 ; le clivage du fétichisme en est l'exemple le plus démonstratif. Ce deuxième cas est celui que Freud découvre lors de son analyse de la mélancolie, ce qui lui permettra tard d'en généraliser la portée, lorsqu'il soutiendra que le moi est inconscient de ses propres défenses. Il n'est donc pas seulement aveugle à une réalité qu'il ne sait ou ne peut pas voir, mais par rapport à lui-même, à son mode sacrificiel de réparation et de restitution de l'objet au détriment de son unité et son sentiment d'existence, cette*



*méconnaissance conditionnant secondairement sa cécité face à la réalité. Dans la nuit obscure, aveugles et voyants ne perçoivent rien. Mais que le jour se lève, le voyant voit le monde et l'aveugle est toujours dans la nuit. C'est l'existence de cette cécité structurale qui obligera Freud à changer sa conception du moi et à construire une deuxième topique.* (Green, 2011)

Ce texte d'André Green semble bien résumer l'action du Négatif sur la psyché. La phrase « *En tant qu'être désirant sans doute, mais davantage encore quant à la position qu'il prend face au désir qui l'habite* », illustre bien la force du négatif qui atteint la structure de la psyché et les mécanismes de défense qui se mettent en place. Ce n'est pas le désir qui est refoulé, comme dans la névrose, c'est la possibilité de reconnaître son désir qui est touché. Et sans désir, sans le Désir, que faire de son Pouvoir, de ses capacités et comment Vouloir autre chose que ce que l'on a. Désir, Pouvoir et Vouloir, jolie trinité !

Et cette thématique de la haine, de soi, de l'autre, de la vie, de ceux « qui m'ont donné cette vie que je n'ai pas demandée » sera l'objet de ma prochaine *Balade avec mes influenceurs*.

## IX. Le Négatif et le Savoir

Pourquoi écrire ? Pourquoi cette obstination à réfléchir, à penser « ces pensées à la recherche de penseur » ? Pourquoi partager ces écrits ? Et pour qui, pour quels lecteurs ou lectrices ? La pulsion épistémophilique, sans doute.

Dans ma pratique de psychothérapeute, je rencontre des problématiques qui m'interrogent. Parfois je bloque, ne comprenant pas la dynamique du travail en cours. Les thématiques que mes patients m'apportent, les impasses que je rencontre dans le travail avec eux, m'amènent à devoir m'interroger sur certaines problématiques d'où cette série de *Balade avec mes influenceurs*.

C'est une phrase du philosophe allemand Georg Wilhelm Friedrich Hegel qui écrit :

*Je suis ce que je sais.*

Qui m'a fait réfléchir.

Le commentaire d'Emmanuel Carsin qui suit explicite la pensée de Hegel :

*Le savoir (authentique) n'est pas ce qu'on possède, dont on peut se défaire et que l'on peut échanger pour un autre, il forme ce que l'on est, il est donc de l'ordre de l'être et de l'identité, et non pas de l'ordre de l'avoir. [ ]*

*En revanche, pourrait-on ajouter, notre monde contemporain favorise la représentation du savoir comme « information » et comme « contenu », c'est-à-dire sur le modèle du marché. Le récepteur (ce qu'on appelait « esprit ») est un « contenant », et le savoir un « contenu » et tout problème pédagogique serait d'ajuster le contenu au contenant, ou l'inverse.*

*Parce que mon savoir me définit, parce qu'il forme mon identité, il ne m'est pas si facile, il m'est presque impossible de m'en défaire, de m'en extraire, pour en acquérir un nouveau. Si je suis ce que je sais, alors tout atteinte à ce que je sais est une altération de mon identité ; le vrai savoir est de l'ordre de l'être, il s'inscrit dans l'être même et l'informe : dès lors le savoir – le vrai savoir – pas l'information qui se présente comme nouveau, est intolérable ; sa nouveauté est d'une violence qui menace mon être même. Il est question, en ce cas, ni plus ni moins que de ma mort.* (Carsin, 2008)



Donc savoir et identité sont liés. Modifier mon savoir c'est toucher mon identité, l'image ou l'idée que je me fais de moi-même, et de ma place dans le monde. Mon narcissisme serait pris entre le confort de la confirmation de mon identité – de mon savoir établi – et le défi que le savoir me tend. Comment oser le déséquilibre de la question. Un auteur a écrit : « *la réponse est le malheur de la question* » (Blanchot, 2006). Ne pas savoir, ne pas comprendre serait donc un outrage, un défi, une blessure à mon narcissisme ? Pourquoi pas ! Une lutte entre la curiosité et mon identité ?

Décidément le savoir n'a pas fini de nous interroger, et de remettre en question notre identité.

## Conclusion

Comment terminer ?

En laissant une page vide avec un point final en bas de page, pour illustrer le thème du négatif de façon visuelle ? Vous laissez imaginer ce qui aurait pu utilement conclure... et vous abandonner avec ce : « manque à répondre » ?

... « Manque à répondre » ?

Car c'est une des questions qui se pose à propos du négatif en thérapie. Comment parler, nommer, faire exister ce qui n'a pas eu lieu, faire vivre ce qui ne s'est pas produit, enclencher des processus qui auraient dû être proposés au patient. Quand ce qui n'a pas été vécu, proposé, expérimenté est ce qui fait défaut, et fait souffrir par son absence.

On le sait : l'autre nous oblige.

Nos patients nous poussent à réfléchir, à penser, à étudier leurs pensées, leurs récits de vie, leur identité, celle qu'on leur a donnée, celles dont ils ont été marqués et dont ils ne savent comment se défaire.

- Ma curiosité sur ce thème du Négatif m'a été inspirée / commandée / rendue nécessaire par une situation que je suis depuis environ 8 ans maintenant.

20

C'est une patiente née d'une relation hors mariage dans un canton très catholique par une mère qui exerçait une fonction officielle dans sa commune. Ce péché, une relation sexuelle hors mariage, qu'elle ne pouvait pas cacher a eu des conséquences dramatiques pour la patiente parce qu'elle a été soumise à une injonction du type : « si tu veux exister, disparaïs ! ». Comme souvent les enfants « bâtards » sont les porteurs des péchés des parents, et elle ne pouvait vivre qu'à condition qu'on ne la voie pas. Elle a tenté comme elle le pouvait d'exister mais elle a traversé des périodes de vies très difficiles (anorexie, toxicomanie...) mais elle possède une intelligence très vive et une curiosité presque inextinguible.

Elle m'a écrit récemment un mail dont j'extrai le passage suivant :

*Elle : « MF que signifie investir ? »*

*Moi : « Madame, en arrivant au monde on vous a dit qu'est-ce que tu fous là, vous n'avez pas été investie, un bébé quand il vient au monde (normalement, naturellement) il est investi, chéri et enveloppé d'amour... ensuite on investit un objet, on investit un projet .../ »*



*Elle : « Une conscience devenant consciente de prendre forme et corps » : à chaque lecture, la phrase de Didier Anzieu résonne plus profond, plus haut et plus large. Sous-investi, non investi, investissement, contre-investissement et désinvestissement. Je bute sur ce mot investir, je bute contre l'absence d'image et de représentation, je trébuche sur une absence de souvenir affectif corporel et psychique positif, pourtant je cherche sincèrement au fond de ma mémoire. Est-ce du déni ?*

*Je suis devant un gouffre d'inconnu « Je n'ai pas été investie ! ». Étonnamment, je ne suis pas effrayée, étonnamment je suis curieuse.*

Question existentielle s'il en est.

Quelques années ont été nécessaires avant que ces questions puissent être abordées. Enfermée dans une définition négative d'elle-même – en creux – il a fallu qu'elle accepte qu'elle puisse éventuellement avoir quelque chose de positif, quelque chose qui pourrait faire que l'on s'intéresse à elle, et pas comme « un animal de laboratoire » (le transfert est très négatif, et elle a tout fait pour que je cesse de m'intéresser à elle, et le contre-transfert est difficile quand nous est renvoyé l'idée que « je me jouerais d'elle... »).

Mais comment le petit être peut-il prendre forme et corps dans les conditions premières de « n'avoir pas eu », « de n'avoir pas reçu », « de n'avoir pas été enveloppé, empli » d'un regard, de mains bienveillantes, d'une peau contre peau, d'un souffle, de paroles, de sentiments, de sons, de vibrations du cœur, d'une chaleur aimante, aimés et aimables.

De quelle manière son âme et son esprit – sa conscience – peut-elle alors pleinement se manifester et se révéler en prenant corps humain ?

Par quel chemin les organes peuvent-ils alors se reconnaître réciproquement et tisser entre eux les circuits en cohérence prêts pour enclencher et accueillir la circulation d'une communication harmonieuse nécessaire afin de développer la construction de la structure interne ? (Mon ancien médecin m'avait dit que j'avais les organes qui dans leurs besoins spécifiques étaient en conflit, s'opposaient entre eux) ?

Que répondre ? Bonne question. Comment ont fait, ou font, ceux qui n'ont pas eu, qui n'ont pas reçu ce minimum d'amour, d'intérêt, de soin pour se construire ou plutôt comment se construisent-ils, comment vivent-ils ?

Elle poursuit ses interrogations :

De quelle façon l'originaire, les processus primaire et secondaire, le je, le moi et le soi et d'autres instances peuvent-ils entrer en résonance et activer la fonction organisatrice et structurante véritablement vivante et équilibrante du développement du petit être pleinement humain ?

De quelle manière les couches physique, émotionnelle, mentale et spirituelle, peuvent-elles former corps ? De quelle manière l'enveloppe psychique peut-elle former un corps psychique ?

Nos patients ont inventé des façons d'être au monde, trouvés des solutions aux énigmes que la vie leur a soumises que nous appelons, nous, des symptômes, des maladies, des modalités défensives, à nous d'être suffisamment inventifs et persévérants pour tenter de les rejoindre dans le désert, le désespoir, le non-sens ou l'absence de sens dans lesquels ils sont pour amener un peu de lumière.



## Références

- Anzieu, D., & Chabert, C. (2007). *Psychanalyse des limites*. Dunod.
- Bion, W. R. (1967). *Réflexion faite* (F. Robert, Trad.; 3e éd). Presses universitaires de France, 1997.
- Bion, W. R. (1993). *Attention [and] interpretation*. Maresfield library.
- Blanchot, M. (2006). *L'entretien infini*. Gallimard.
- Bokanowski, T. (2023). Le « je... ne... pas... ». Dénégation ( Die Verneinung ) et clinique contemporaine: *Revue française de psychanalyse, Vol. 87(2)*, 293-303.  
<https://doi.org/10.3917/rfp.872.0293>
- Botella, C., & Botella, S. (1995). Le négatif. In *Le négatif* (p. 63-82). L'Esprit du temps.  
<https://doi.org/10.3917/edt.green.1995.01.0063>
- Carsin, E. (2008). *Hegel*. Ellipses.
- Chiantaretto, J.-F., Cohen de Lara, A., Houssier, F., & Matha, C. (Éds.). (2022). *Aux origines du je : L'œuvre de Piera Aulagnier: actes du colloque de Cerisy tenu à Cerisy-la-Salle du 15 juillet au 22 juillet 2021*. Colloque de Cerisy, Paris] : [Villetaneuse. Ithaque ; Université Sorbonne Paris Nord.
- ergopsy. (2024). *Fonction contenante et enveloppe psychique*.  
<https://www.ergopsy.com/fonction-contenante-et-enveloppe-psychique-a379.html>
- Foucault, M. (1994). *La volonté de savoir*. Gallimard.
- Freléchoz, T. (2024, avril). *Balade avec mes « influenceurs », Tome II*. Cahiers de la SIPsyM N. 52. <http://www.sipsym.com/images/CahiersSIPsyM/N52-Balade-II.pdf>
- Green, A. (1995). *Le négatif: Travail et pensée*. L'Esprit du temps.  
<https://doi.org/10.3917/edt.green.1995.01>
- Green, A. (2000). La position phobique centrale avec un modèle de l'association libre: *Revue française de psychanalyse, n o 64(3)*, 743-772.  
<https://doi.org/10.3917/rfp.g2000.64n3.0743>
- Green, A. (2003). *La folie privée : Psychanalyse des cas-limites*. Gallimard.
- Green, A. (2011). *Le travail du négatif*. Les Éd. de Minuit.
- Kaës, R. (2012). *Le malêtre*. Dunod.
- Kaës, R. (2015). *L'extension de la psychanalyse : Pour une métapsychologie de troisième type*. Dunod.
- Lambertucci Mann, S. (2023). Une double négation: *Revue française de psychanalyse, Vol. 87(2)*, 347-355. <https://doi.org/10.3917/rfp.872.0347>
- Marceau, L. (2014). Pour une métapsychologie de l'espace. Une troisième topique. *Filigrane, 22(2)*, 89-102. <https://doi.org/10.7202/1022558ar>
- Matha, C. (2023). « Dépenser pour ne pas penser » : Masochisme et négation dans la pensée: *Revue française de psychanalyse, Vol. 87(2)*, 335-345.  
<https://doi.org/10.3917/rfp.872.0335>
- Ogden, T. H. ., & Staal, A. de. (2020). *Redécouvrir la psychanalyse : Penser et rêver, apprendre et oublier*. Les Éditions d'Ithaque.



- 
- Poupart, F. (2023). Entre absence de représentation et représentation de l'absence : La trace de l'objet: *Revue française de psychanalyse*, Vol. 87(2), 499-509. <https://doi.org/10.3917/rfp.872.0499>
- Roussillon, R. (1999). *Agonie, clivage et symbolisation*. P.U.F, 2015.
- Schmeltz, T., Krzakowski, P., & Picco, M. (2023). Argument : « Négation ». *Revue française de psychanalyse*, Vol. 87(2), 289-292. <https://doi.org/10.3917/rfp.872.0289>
- Thalos, C. (2024, juillet 30). *Deux tiers des jeunes Suisses se sentent de plus en plus seuls*. 20 minutes. <https://www.20min.ch/fr/story/epidemie-de-celibataires-deux-tiers-des-jeunes-suisses-se-sentent-de-plus-en-plus-seuls-103158462>
- Winnicott, D. W. (avec Audibert, C.). (1958). *La capacité d'être seul* (J. Kalmanovitch, Trad.). Éditions Payot & Rivages, 2015.
- Winnicott, D. W., & Kalmanovitch, J. (1947). *De la pédiatrie à la psychanalyse* ([2e éd.]). Payot.